quels gages tu donnes de la présence de ta gloire; avec quel vérité tu esquisses le tabernacle céleste et le séjour de l'éternelle félicité[1]? »

Jésus vous l'a promis, mes Frères, la mort ne le séparera point de vous : *Non relinquam vos orphanos.*

Vous aviez besoin d'amour : l'amour au tabernacle comble votre désir.

Vous mendiiez du pain : la table sainte est dressée.

Entrez, augustes mendiants! Accourez, voyageurs harassés du désert de la vie. C'est ici l'hôtellerie des âmes : « le garde-manger du chrétien [2]. »

Ne craignez pas que le prêtre mette jamais la clef sous la porte du temple, ni qu'il se frappe d'un honteux ostracisme. Le ministre sacré vous appelle, au contraire, à venir manger le Pain des anges.

Pressez-vous au festin eucharistique, ô faméliques sublimes que rien de terrestre ne peut rassasier! Approchez-vous de la fontaine toujours jaillissante, cerfs altérés qui ne savez où trouver l'eau vive du bonheur! Mangez et

[1] P. Tesnière, *Somme eucharistique.*
[2] Curé d'Ars.

buvez : ce pain fournit aux rois des délices, ce vin fait germer les vierges.

« Le vin, dit Bossuet, c'est de l'eau transfigurée dans les veines du sarment; le sang, c'est du vin transfiguré dans les veines de l'homme; l'Eucharistie, c'est le sang transfiguré dans les veines de Dieu. »

Qui saura donc apprécier la valeur de cette ineffable alimentation?

« Vos autels, ô mon Dieu! Dieu des vertus! » vos autels gardent mon pain, mon vin, mon repos, ma félicité. Je n'ai plus de regards d'envie à jeter sur la fleur des champs, sur la tourterelle des bois!

Vous avez fait de moi votre commensal.

La sainte table m'attend : elle est toujours servie. Ni la table de famille, entourée de joyeux enfants, ni la table des potentats resplendissante de l'éclat des fêtes, ne peuvent surpasser les charmes, les beautés, le luxe merveilleux de la vôtre, ô Jésus!...

C'est la table sainte : l'homme y rencontre le chrétien; le chrétien y rencontre le saint; le saint y rencontre l'élu; l'élu y rencontre la Vierge Marie; la Vierge Marie y rencontre Dieu.

Ce qu'on y fréquente, c'est la gloire incom-

parable : vous n'aurez pas le rouge au front!

Ce qu'on y sert, c'est la substance immortelle : vous n'aurez pas le dégoût au cœur.

Voyez ce que Jésus vous offre : « La divinité, ses perfections et ses personnes; l'âme du Christ, avec ses puissances, ses dons, ses vertus, ses mérites; la chair, le sang, le cœur, les membres du corps de Jésus : tout est changé en nourriture, tout s'épanche comme le suc des aliments. »

« Mangez enivrez-vous, mes bien-aimés », dit le Seigneur, et ne dites plus que vous êtes orphelins. Jésus-Christ vous nourrit de sa chair et de son sang.

Vous connaissez la touchante légende du pélican.

Lorsque, au soir de ses pénibles voyages, le pélican revient, triste et lassé, aux roseaux qui abritent ses amours, ses petits le voient au loin s'abattre. Tous se lèvent, se hâtent, criant la faim. L'aile pendante, lui, découragé, gagne une roche solitaire. Là, mélancolique, silencieux, l'oiseau maternel semble bercer sa douleur au rythme des reflux, dans la mélopée des brises de la nuit tombante. En vain, il a parcouru l'immensité des déserts: en vain, il a sondé la profondeur des flots :

chasse inutile, pêche infructueuse... Mais la couvée gémit, pleure : elle a faim!... Tout à coup, le pélican se dresse : c'est l'heure du sacrifice; là-bas dans le ciel noir, le déclin met une déchirure toute rouge!

Alors, l'oiseau ouvre son aile au vent; d'un coup de son bec, acéré comme un glaive, il se frappe la poitrine, il se perce le cœur : le sang jaillit; les petits s'abreuvent. Avides, ils fouillent joyeusement dans la plaie béante tandis que le pélican chancelle, s'affaisse, tombe sur son festin de mort, ivre de douleur et d'amour.

O Jésus! divin pélican, vous avez voulu que la réalité de cet adorable symbole vous regardât avec nos âmes nourries de votre sang, réchauffées à l'ombre de vos ailes.

Non, ne craignons plus d'être orphelins.

L'orphelin réclame du pain. Nous avons, nous, votre chair eucharistique.

L'amour ne vous immole, ô Jésus, que pour nous rassasier. La mort qui vous frappe, loin de vous séparer de nous, pour toujours vous livre à nous. *Non relinquam vos orphanos.*

Enfin, mes Frères, l'orphelin manque de protection. C'est pourquoi nous ne voulons

pas être délaissés. Au souvenir de nos misères morales, douloureusement convaincus de notre culpabilité, nous redoutons les approches de la justice éternelle.

Que deviendrons-nous, pécheurs, si la mort nous enlève notre puissant avocat, le Fils des complaisances divines, Jésus-Christ notre Sauveur?

Rassurons-nous, mes Frères, il ne nous laissera pas orphelins. *Non relinquam vos orphanos.*

Entre le tabernacle où veille l'amour, et la table sainte, riche du Pain des anges, *la pierre sacrée ruisselle* du sang qui apaise la justice de Dieu.

A chaque heure du jour et de la nuit, sur tous les points de l'univers, le prêtre monte à l'autel pour célébrer le sacrifice de la messe.

Oh! la messe, la sainte messe! Dans les sombreurs de la nuée prête à crever sur nos têtes criminelles, voilà, mes Frères, l'arc-en-ciel du salut!

« Dormez en paix, dit saint Jean-Chrysostome, hommes coupables, chrétiens fragiles, convertis vacillants!

« Dormez : la foudre ne tombera pas sur

vous : le paratonnerre eucharistique est dressé. »

On se demande parfois comment les prévarications de la terre ne poussent point à bout la justice éternelle.

Dans le but infernal de troubler le concert des créations, partent, sans trêve, du sein des Babylones modernes, d'innombrables blasphèmes contre Dieu. Sans cesse les noires vapeurs de l'orgueil montent du puits de l'abîme. Grossie des immondices des siècles, l'universelle corruption essaie d'éclabousser de l'écume de ses vagues en furie l'éclatante pureté du Roi des séraphins.

Dieu est-il insensible devant l'outrage? N'a-t-il aucune ressource contre les défis de l'iniquité? Détrompez-vous, mes Frères, aussitôt le péché commis, la justice divine accourt : la foudre dévorante flamboie dans sa main : « Malheur au coupable! » Mais tout à coup un cri se fait entendre : « Pitié! — Non, reprend la Justice, point de quartier! Le crime réclame vengeance. Arrière, ou je frappe! — Frappe donc, dit une voix suppliante, frappe, je suis la Victime sacrifiée pour les péchés du monde! »

Et l'autel apparaît : sous la blancheur de

chacune de nos hosties, dans la coupe d'or de chacun de nos calices, jaillit à flots le sang, palpite le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Grâce à l'expiation du nouveau Golgotha, le monde est sauvé!

Voilà le mystère de la sainte messe.

La messe! c'est le pardon, la liquidation de nos dettes; la destruction du mal, la défaite de Satan, la fermeture de l'enfer, la réouverture du ciel.

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous a point trompés.

Protection, pain, amour : l'Eucharistie nous a tout donné. La triple disette de l'orphelin nous est épargnée.

Chantons donc, en face de l'autel, les triomphes de l'amour sur la mort : *Fortis est ut mors dilectio.*

II

Deuxième triomphe de l'amour : le Souvenir

« L'amour est fort comme la mort. *Fortis est ut mors dilectio.* »

La mort, c'est l'oubli; l'amour, c'est le souvenir. Alors, comment se fait-il que l'homme ait tant de peine à marquer son nom et ses œuvres du cachet de la perpétuité? Pourquoi donc la multitude de ceux dont aucune mémoire ne demeure, *quorum non est memoria*, est-elle incalculable?...

Nous ne redoutons rien tant que l'oubli : rien n'est plus commun.

I. — Victoire, plaisir, affection, justice : l'oubli est partout! Voyez : *l'oubli répand son ombre sur les rayons mêmes de la gloire.*

La guerre éclate : trois cent mille hommes marchent à la frontière menacée. Au milieu de la fumée, à travers la mitraille, enivrée par la fanfare des clairons, le cliquetis des armes, la sourde basse des bouches d'acier, toute une armée se précipite dans la fournaise de la bataille... La patrie est sauvée! Contemplez maintenant le champ horrible couvert de tant de débris humains. Connaissez-vous chacun de ces morts héroïques? Combien recevront la croix? Une douzaine!... Les autres resteront dans l'ombre épaisse de l'oubli. La gloire éclaire quelques sommités; mais

la nuit couvre la grande foule des dévouements anonymes.

L'oubli règne en maître sur les assemblées les plus joyeuses et les plus brillantes : Entrez dans la salle du festin; la table est servie magnifiquement. Que d'étincelants sourires! Que de gais échanges de joies sous la flambée des lustres! Les convives sont au complet. Déjà le champagne mousse dans les coupes de cristal. Les vivats montent aux lèvres.

Tout à coup entre la Mort ; elle regarde au visage les convives effarés; elle choisit son condamné, elle l'emporte, la bouche encore mal essuyée.

Un siège reste vide, mais, dans quelques minutes, il n'y paraît plus : on enlève le couvert du disparu; les autres ont leurs coudées franches; ils sont moins serrés!...

Allons, la Mort fait bien les choses : chacun son tour! « Couronnons-nous de roses, demain nous mourrons! » Ainsi s'en vont, un par un, dans l'insouciance de tous, les rois des fêtes du monde. Aucun vestige ne survit à leur brusque départ. Leur nom ne réveille désormais aucun écho. La solitude se fait dans leurs palais silencieux. Sous la cendre refroi-

die, Herculanum et Pompéi dorment leur sommeil éternel.

L'oubli dessèche les affections les plus vives.

Je n'en veux d'autre preuve que le spectacle honteux des tombes abandonnées. On s'était, à vingt ans, juré d'immortelles amours; à l'heure déchirante de l'agonie, on avait fait des serments de fidélité à toute épreuve : la douleur était inconsolable; jamais les larmes ne devaient tarir dans les yeux rougis et brûlants!...

Éternité de six mois! Pleurs, hélas! bientôt séchés!... Le temps a marché; revenez au cimetière : tout sur la fosse des bien-aimés d'autrefois accuse l'oubli : la couleur noire de la grille, qui se rouille et s'effrite; la bordure de buis, aux trois quarts déracinée, jaunie... Les urnes, jadis panachées de chrysanthèmes, maintenant vides, à terre; la croix, boiteusement penchée; les pierres verdâtres sous la lèpre des lichens, embroussaillées de ronces.

Où donc est l'immortalité du souvenir juré par l'amour? — *Hic jacet : Ici gît!* Voilà l'unique réalité : entre les ais d'un cercueil vermoulu, la poussière d'un vieux cadavre.

Mais il y a belle heure que le souvenir des pauvres morts : *I poveri morti*, comme disent

les Italiens, est tombé, au cœur des vivants, de son fragile piédestal! L'oubli n'accepte pas les « concessions à perpétuité » de l'amour.

L'oubli est un des ministres plénipotentiaires de Dieu au département de la justice d'outre-tombe. Dieu écrit son nom dans les cieux avec la lumière des astres. Dieu enregistre le nom de ses saints dans les dyptiques de l'Église avec d'héroïques vertus, avec des miracles. Mais, d'un doigt léger, Dieu trace sur la poussière le nom des impies : *Digitus scribebat in terra.* Bientôt, le vent de la mort se lève sur la grande route de leurs Capitoles et de leurs Panthéons; la poussière tourbillonne; avec elle s'envole le nom des impies.

Aucun signe ne reste qui les puisse rappeler à Dieu : ils sont infâmes!... Ils sont ignobles, c'est-à-dire sans nom!... *Erunt ignobiles!*

Par de terribles, mais justes représailles, ceux-là sont oubliés de Dieu qui ont écarté Dieu de leur souvenir.

Les oubliés sont donc légion.

II. — L'oubli, c'est la misère universelle,

un redoutable châtiment. Fils de la mort, l'oubli nous épouvante.

Malgré tout, condamnés à mourir, nous ne désespérons jamais de triompher de l'oubli.

Nous nous débattons jusqu'au bout contre l'éventualité d'habiter un jour dans la région sépulcrale de ces « blessés de la vie dont on a perdu la mémoire ».

Nous ne voulons pas être relégués avec les déchets, avec les épaves du cœur : *Tanquam mortuus a corde!*

Alors, nous appelons à notre aide contre l'oubli, fils de la mort, toutes les puissances de l'amour. Nous perpétuons sur l'airain, sur le marbre, les hauts faits des défenseurs de la patrie. Les trophées, les colonnes, les mausolées se dressent pour donner à leur souvenir l'immortalité du bronze et de la pierre.

Nous luttons contre l'espace et la durée, ces deux terribles antagonistes de l'amour.

A quoi n'avons-nous pas recours ?

Un jeune soldat quitte sa famille. La France lui dit d'aller au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar... L'heure du départ va sonner. Que fera la mère? De ses mains tremblantes, elle lui passe au cou une médaille : « Prends, mon fils, souviens-toi. » — Au moment de

mourir, une épouse tranche, au fil des ciseaux, une mèche de ses cheveux. Avec un pâle sourire : « Prends, dit-elle à son époux, souviens-toi. »

Au soir de sa vie, un saint jette, en quelques lignes testamentaires, les suprêmes effusions de son cœur : exhortation, récordation faites à ses frères bénis, aux enfants de sa famille religieuse : « Souvenez-vous! »

L'amour se croit ainsi défendu contre l'oubli : telle la plante aromatique des Alpes, sertie d'or, entre les feuillets d'un livre d'heures, résiste et fleure bon. Malgré les années, malgré l'éloignement, l'amour trouve dans ces souvenirs, dans ces riens qu'il a consacrés, un merveilleux pouvoir de rajeunissement. Minute évocatrice! Retrouvée longtemps après, dans le coin d'un tiroir, cette mèche poussiéreuse, cette feuille jaunie, cette pauvre médaille vert-de-grisée ressuscitent délicieusement le passé! Oh! la magie des souvenirs! Oh! les douces larmes qui montent alors aux yeux...

Voilà les ressources de l'amour contre l'oubli.

Hélas! ce ne sont là que palliatifs décevants. Tôt ou tard, l'oubli roule ses sables

sur nos colonnes militaires; l'oubli souffle sur les gages sacrés de notre affection; il ronge nos parchemins de famille; il rend indéchiffrable notre nom même; et c'est fini : l'amour est vaincu; le souvenir est mort à jamais!...

III. — Eh bien! Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes Frères, a senti mieux que nous toute l'horreur de cet effondrement : « Vous avez peur d'être oubliés, dit-il, non, je ne vous laisserai pas orphelins, *non relinquam vos orphanos*.

« L'Eucharistie que je vous laisse sera mon vivant mémorial. En contemplant l'hostie, vous saurez que je me souviens de vous; vous vous souviendrez de moi. Vous croirez que je suis avec vous; vous serez avec moi! » O prodige! ô mystère! Le sacrifice de Jésus au Calvaire n'aura pas été comme les sacrifices de l'homme un acte transitoire. L'humanité n'aura pas à regarder en arrière pour s'entretenir de ce grand, de cet ineffable, mais lointain bienfait.

Ici le souvenir est une actualité :

En instituant l'adorable Sacrement de nos autels, non seulement Dieu touche de sa chair et vivifie de son sang toutes les poitrines hu-